

CHAPITRE X

Boufarik. — Blida.

Jeudi, 16 avril.

Dès le matin, nous quittons Tizi-Ouzou pour aller sur Blida. Jusqu'à Ménerville, nous faisons en sens inverse, mais de jour, notre trajet de l'avant-veille au soir. De Ménerville la voie nous conduit à Maison-Carrée. C'est là que l'on quitte l'Est-Algérien, pour prendre le P.-L.-M.

De Tizi-Ouzou à Maison-Carrée, la ligne, par elle-même, est assez intéressante; les travaux d'art y sont nombreux : ponts métalliques jetés sur des oueds, viaducs dans la région montagneuse, tunnels, se succèdent à courts intervalles. Le pays enfin ne manque pas de pittoresque, et les cultures y sont

riches. Depuis assez longtemps cette contrée est colonisée, et la main de l'homme y a très avantageusement corrigé les caprices de la nature. C'est ainsi que la voie franchit un canal creusé par l'administration pour dessécher un marais qui existait autrefois dans les environs de Maison-Blanche, et que l'on nous signale à 20 kilomètres de là, dans la direction du sud, un barrage qui retient au pied du Petit-Atlas 14 millions de mètres cubes d'eau répartis, selon les besoins de l'irrigation, sur 14.000 hectares de terres cultivées.

La culture de cette région semble prospère. Les champs de céréales voisinent avec les vignobles et les plantations de figuiers et d'oliviers. Les forêts sont belles. Vers Réghaïa surtout, le chêne-liège en est l'essence dominante. Le gibier y abonde, notamment le sanglier. Quel dommage pour les chasseurs de la caravane, de ne pouvoir s'arrêter ici, rien qu'une journée !

« Maison-Carrée ! les voyageurs pour Blida, Miliana, Orléansville et Oran changent de train ! »

Bientôt donc, nous roulons sur le P.-L.-M. Nous n'en irons pas plus vite. Mais, qu'à cela ne tienne, le pays est si agréable !

Nous voilà dans la plaine de la Mitidja, large de 20 à 30 kilomètres. Au nord, elle est dominée par les coteaux du Sahel, à pentes douces couvertes de

vignobles. Les fermes et les villages, à moitié cachés par les orangers et les oliviers, s'alignent au pied de ces coteaux. Au sud, se profilent les chaînes boisées de l'Atlas tellien, semblables aux croupes du Jura méridional. Elles limitent et découpent agréablement l'horizon.

Entre ces deux séries de hauteurs inégales, la plaine étale à perte de vue ses immenses champs de céréales, ses prairies artificielles, ses plantations de vignes aux lignes interminables : c'est la grande culture. De loin en loin, les fermes se dissimulent et s'abritent derrière un bouquet d'eucalyptus. A quelque distance, les gourbis des indigènes employés à l'exploitation de la propriété.

Mais, subitement, l'air s'embaume : nous approchons de Boufarik. Les orangers et les citronniers présentent leurs bataillons serrés, à la vue du touriste émerveillé. Quelques arbres sont chargés de fruits d'or ; la plupart sont couverts de fleurs dont le parfum remplit l'atmosphère.

Au milieu de ces jardins, Boufarik, avec de larges avenues qui se coupent à angle droit, et où alternent les palmiers, les orangers et les mimosas. Tout cela, sous un ciel sans nuages et inondé de lumière, ressemble à un décor de théâtre. Et quand on essaye de préciser ses souvenirs, il semble qu'on ait vu ce pays dans un rêve.

La caravane ne devait pas s'arrêter à Boufarik, car le temps manquait, si l'on voulait arriver pour les fêtes du soir, à Alger.

Afin de nous dédommager dans la mesure du possible, M. Meunier, qui a visité la région, nous donne sur elle les détails suivants :

BOUFARIK

« Boufarik était, lors de la conquête, un pays marécageux où la fièvre régnait en permanence. C'était cependant un centre de réunion pour les Arabes de la contrée. Aujourd'hui encore se voit, sur l'emplacement du marché, l'arbre sous lequel, le lundi, le cadi rendait la justice. Si l'on en croit la légende, à cet arbre même étaient pendus les condamnés à mort. Il est vrai de dire que l'agha d'Alger, de qui relevaient les cadis, avait seul le droit de prononcer la peine capitale.

« La résistance des indigènes étant acharnée, les révoltés se renouvelant sans cesse contre nos troupes, en 1835, Drouet d'Erlon, au milieu des marais, installa un camp pour tenir en respect les indigènes, puis fonda une ferme qui porte encore son nom. Trente-cinq petits marchands, cantiniers et ouvriers d'art, vinrent se grouper, à proximité des troupes,

sous des gourbis faits de branchages, de roseaux et de paille de marais. Telle fut l'origine de Boufarik.

« Le baron de Vialar y fonda bientôt une sorte de maison de refuge, servant aussi d'hôpital, que dirigea le dévoué docteur Pouzin.

« Soldats et colons, trop souvent, payèrent de leur vie un séjour quelque peu prolongé dans ce pays. Les fièvres en emportèrent des foules, malgré l'énorme consommation de sulfate de quinine. Celui-ci se débitait dans les cantines en guise d'apéritif et de digestif.

« En 1842, sur 300 habitants il en périt encore 92, et ceux qui échappent à la pernicieuse fièvre ont le visage vert et bouffi. Aussi, pendant longtemps était-ce l'habitude en Algérie de dire d'un fiévreux : « Il a la figure de Boufarik. »

« La passion de la chasse fit aussi de nombreuses victimes : dès qu'un imprudent s'aventurait à la recherche d'un gibier dont le nombre excitait la convoitise des colons, un Arabe caché derrière quelque buisson du maquis s'élançait subitement sur lui, le terrassait et lui coupait le cou, emportant sa tête sanglante en signe de trophée.

« C'est pour parer à ces éventualités sinistres qu'un télescope avait été installé à l'observatoire du Camp d'Erlon. Tous les matins un sous-officier fouillait, explorait la Mitidja. Quand des partis ennemis

étaient aperçus rôdant dans la plaine, ce sous-officier en donnait immédiatement avis; la ville était alors



GHEHE L. MOEBS.

Types d'Arabes nomades.

consignée pour tout le monde, et les pavillons étaient hissés. » (*Colonel Trumelet.*)

« Bref, les débuts furent excessivement pénibles. Mais la ténacité de nos hommes finit par avoir raison

de l'hostilité des Arabes et de l'insalubrité du pays.

« Par des travaux de canalisation, on assainit le sol, et aujourd'hui Boufarik est une belle ville avec de larges rues ombragées de palmiers et surtout de superbes platanes plantés en 1843. M. Borély de la Sape, qui fut longtemps à la tête de l'administration de Boufarik, peut, avec le service des Ponts et Chaussées, revendiquer l'honneur de cette merveilleuse transformation.

« La plupart des maisons, construites à l'euro-péenne, sont entourées de jardins. Sur la place principale, en 1887, a été érigée une belle statue du sergent Blandan, le héros de Béni-Méred.

« A l'ouest de la ville, près de la route de Blida, se trouve le marché. Tous les lundis, trois ou quatre mille Arabes y accourent. Les transactions sont nombreuses et portent sur les céréales, le foin, les oranges et surtout les moutons. Il n'est pas rare, en juillet, août et septembre, de compter 32.000 têtes de bétail. Le vendeur paie un droit de place de 10 centimes pour chaque animal. Aussi le marché est-il affermé 45.000 francs. Il convient d'ajouter que, ce qui arrive assez souvent, si les marchands venus de France, craignant de ne pas trouver une provende suffisante sur le marché du lundi, vont le dimanche à la rencontre des troupeaux et traitent séance tenante, ils doivent néanmoins acquitter le droit en

passant à Boufarik, bien que ne pénétrant pas sur la place du marché.

« Les environs immédiats de Boufarik, et toute la belle et vaste plaine de la Mitidja, sont livrés à la grande culture.

« En premier lieu, il convient de placer celle de la vigne.

« Le phylloxéra ayant chassé de France de nombreuses familles de vigneronnes qui émigrèrent en Algérie, on songea tout naturellement à utiliser cet élément précieux et on planta les premiers ceps. Les résultats merveilleux que l'on obtint ne firent qu'encourager la masse, et la création de vignobles marcha à grandes enjambées et à tel point que l'on se demande à l'heure actuelle s'il ne serait pas temps d'enrayer, dans la crainte d'une surproduction qui entraînerait la mévente dont se plaignent déjà les viticulteurs français.

« Plusieurs maisons de la région exploitent chacune de 1.200 à 1.800 hectares. Pour 1.500 hectares, par exemple, plantés en vigne dans une même ferme, on trouvera également 50 hectares d'orangers, autant de tabac, de géranium; également des pâturages pour l'élevage du cheval de sang.

« Des gardes kabyles assurent le respect des récoltes, notamment contre les chacals très friands de raisin, mais aussi contre les indigènes chapardeurs.

Au moment de la vendange on engage les Arabes et les Kabyles par milliers. On les paye 2 à 3 francs par jour, avec pain et raisin à discrétion.

« On fait aussi beaucoup d'essence de géranium, qui se vend 250 à 300 francs le kilogramme, et remplace l'essence de rose, qui vaut 1.200 à 1.300 francs. »

Mais, au cours de ces explications, le train a marché, et bientôt M. Meunier nous signale sur la route qui, de loin, reste parallèle à la voie ferrée, une large dépression de terrain que les cultures tendent à niveler chaque année, et où, le 11 avril 1842, le sergent Blandan préféra mourir plutôt que de se rendre aux Arabes qui l'attendaient, couchés dans le ravin que traverse la route.

Puis, c'est le village de Beni-Méred, où, sur la place principale, se dresse une fontaine surmontée d'un obélisque. C'est un monument élevé à la mémoire de Blandan et de ses compagnons d'armes. Sur les faces sont écrits en français et en arabe le récit du combat de Beni-Méred et les noms des 21 braves qui tombèrent sous les coups des cavaliers ennemis.

Notre histoire militaire est pleine d'exemples de ce genre; mais quand on voit de près un coin de terre arrosé du sang français, on ne peut se défendre d'une profonde émotion. Cette terre nous semble

plus précieuse et mieux nôtre. Combien, se rend-on compte ici, a été pénible et longue la conquête de cette région ! Ainsi, là-bas, sur notre droite, entre la voie ferrée et la route, sont les gourbis d'une tribu qui fut la dernière à se soumettre. Et après même qu'elle eut posé les armes, le passage sur la route était loin d'être sûr, la nuit. C'est depuis une quinzaine d'années seulement que des isolés ne s'échappent plus du village, pour venir faire le coup de feu contre les Européens attardés dans leurs voyages.

Nous arrivons à Blida, le pays par excellence où fleurit l'oranger.

« Blida, 28.000 habitants, est la ville la plus importante de la Mitidja, et la sixième de l'Algérie par sa population. Presque entièrement détruite par un tremblement de terre en 1825, et pendant les assauts qu'elle subit au moment de l'occupation française, elle ne compte que peu de maisons arabes. Aussi Blida n'a-t-elle guère conservé son caractère oriental. Elle ressemble à une sous-préfecture de la métropole. Mais, ce que n'ont pas nos sous-préfectures, c'est le ciel bleu, le soleil d'Afrique, dont « la lumière répand sur toute chose un sourire éblouissant qui est la fête perpétuelle des yeux ».

Blida possède de belles avenues plantées d'orangers, de palmiers et de magnifiques platanes. Elle est entourée d'un mur percé de sept portes, et pro-

tégée par le fort Mimich qui domine la plaine. A une faible distance, coule l'Oued-el-Kébir, ou *Grand Fleuve*, aux eaux abondantes, sur lequel on a construit des minoteries, des pressoirs à huile et des fabriques de pâtes alimentaires et de papier.

Un dépôt de remonte occupe tout un quartier de la ville. Des boxes y sont aménagés, qui peuvent contenir 500 étalons. L'installation de cet établissement est remarquable. On y voit de jolis chevaux *pur sang arabe* et principalement des *barbes*.

Tous ces chevaux sont installés en plein air, abrités seulement par un toit contre les averses ou contre les ardeurs du soleil : ce détail en dit long sur le climat de la contrée.

Le quartier indigène, de date récente comme la ville européenne, est relativement bien construit : les rues y sont larges, bien alignées et propres, mais sans cachet. Des maisons basses présentent régulièrement leurs petites échoppes servant de magasins ou d'ateliers.

Les métiers y sont groupés par rues : ici les marchands de comestibles, plus loin les négociants en tissus ; dans une autre rue, les forgerons dont l'enclume résonne à nos oreilles, tandis qu'en face les menuisiers poussent la varlope ; ailleurs, des hommes accroupis brodent en silence, avec des fils d'argent, des porte-monnaie en maroquin. Et toujours, à

côté de quelques travailleurs, beaucoup de paresseux.

Dans toute la ville les indigènes paraissent jouir d'un bien-être que nous n'avons pas rencontré ailleurs; ils ont les traits moins étirés; ils sont moins loqueteux, et leurs burnous sont presque blancs.

Les autres curiosités de Blida sont le superbe jardin Bizot, puis le Bois Sacré, véritable forêt d'oliviers plusieurs fois séculaires, gros comme des noyers, sous lesquels s'abritent des ficus et des mimosas. Ces troncs antiques, ces branches noueuses et tordues, ce feuillage épais que traversent de rares éclairs de lumière font penser aux forêts de la Gaule que fréquentaient les druides. La présence sous ces ombrages d'une kouba ne contribue pas peu à cette idée.

Le monument a été élevé à la mémoire du marabout Sidi-Yacoub. C'était un pauvre diable vivant d'aumônes; sa vie toute d'austérité et de folie mystique a fait passer son nom à la postérité. Sous la coupole bleue où reposent ses cendres, brûle constamment une pâle veilleuse. Par la porte grande ouverte, nous avons pu voir les indigènes des deux sexes, les pieds nus, accroupis autour de son tombeau. Un iman de sixième ordre, en des sons gutturaux, adressait des invocations à Allah. J'ai compris

les élans de sa prière, après qu'on m'eut expliqué qu'il recevait les offrandes faites au saint, et qu'il en vivait. Et je n'ai pu m'empêcher de penser que dans tous les pays la foi appelle l'exploitation. (*Dagand.*)

Quand on va à Blida, une promenade à la Chiffa est de tradition. Et cependant les gorges le cèdent en pittoresque à celles des Portes de Fer et de Palestro. Mais on court la chance d'y rencontrer des singes. Je dois à la vérité de dire que nous fûmes des mieux partagés, car nous en vîmes plus de quarante. Ils étaient à 100 mètres au plus du restaurant dit « *Ruisseau des Singes* », dans l'étroit vallon, bien boisé, qui porte le même nom. Sans doute ils étaient venus en troupe s'abreuver au ruisseau qui dégringole en cascades successives de la montagne. Deux petits sont assis en face l'un de l'autre et se taquinent. Ils avancent leurs pattes, les retirent. On dirait qu'ils jouent aux cartes. Nous sommes séparés d'eux par le ruisseau, large en cet endroit d'une dizaine de mètres, et notre présence ne les effarouche pas trop. De plus grands vont, viennent, circulent à travers les branches, nous regardent curieusement. Mais bientôt tous les membres de la caravane arrivent, à la nouvelle que les singes sont là. C'est trop de monde, sans doute, pour nos quadrumanes, car bientôt ils escaladent les rochers, les petits suivant

les plus grands, et le dernier disparaît derrière les arbres des sommets.

De singes, il ne reste plus que deux captifs dans une cage de l'auberge. Ils ont été pris à l'aide de pièges. Ils tendent une patte avide vers une orange qu'ils aperçoivent dans le capuchon du plaid de Mme Leroy. L'un d'eux la saisit et la partage en deux moitiés, mais... pour lui seul. L'autre se risque à prendre une pelure; le premier saute sur lui et le mord impitoyablement, sans le lâcher, pendant deux ou trois secondes au moins. Oh! le vilain singe! Il est aussi méchant que certains hommes.

Et maintenant, à fond de train sur la gare de Blida, et en route pour Alger.